

II

Florenville et ses environs. — Chiny.

Descente en barque de Chiny à Lacuisine.

La Semois aux Forges Roussel.

Chassepierre, Sainte-Cécile, Muno, Izel.

—

Florenville, admirablement située dans une position dominante d'où elle commande, à perte de vue, un panorama des plus riants, se présente sous l'aspect d'un gros et beau village confortable, esquis-sant presque l'apparence d'une petite ville. Des magasins variés, deux hôtels, des habitations dont quelques-unes assez notables, s'alignent autour de la Grand'Place, d'une superficie d'environ un hectare, et aux bords des larges et belles artères qui en partent.



Vue lointaine de Florenville.

Du centre de la localité, nombre de routes, chemins et sentiers rayonnent dans toutes les directions ; c'est assez dire que Florenville, nœud de sept voies principales, peut être le point de départ de nombreuses excursions.

Son église élancée, qui se distingue de presque partout dans les campagnes environnantes, est superbement campée sur le plateau et vers le rebord d'une déclivité à pente rapide qui s'abaisse à la Semois.

Devant l'emplacement sur lequel ce monument est assis, la vue porte sur un horizon des plus reculés. En face, à l'intérieur d'un vaste circuit presque fermé que trace le

Florenville. ruban argenté de la rivière, s'étalent, au milieu de prés et

de cultures, les riants villages de Lacuisine et de Martué. Au loin, le regard s'étend sur la lisière des grands bois solitaires, commencement des forêts de Chiny et d'Herbeumont parmi lesquelles la Semois serpente dans une région très accidentée. Vers la

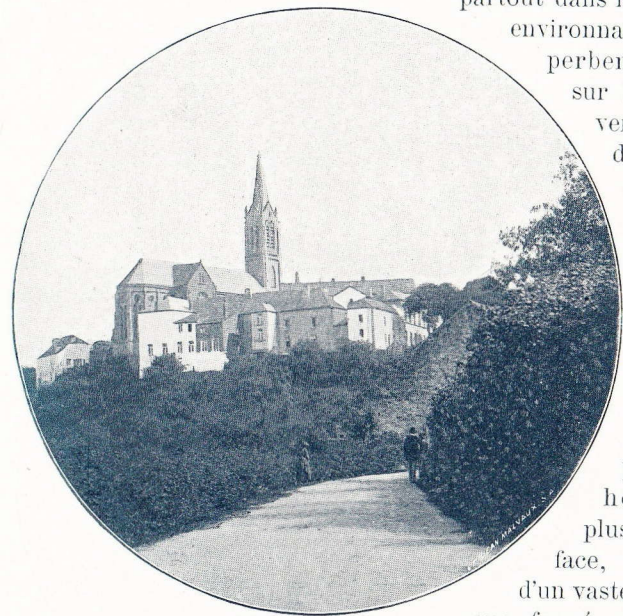
gauche se signalent les hameaux de Laiche et de Menil.

Si les environs immédiats de Florenville ne sont pas des plus pittoresques et des plus sauvages comparativement à la région d'aval, par contre, certains coins plus éloignés, tels que les bords de la rivière entre Chiny et Lacuisine ainsi qu'au voisinage des Forges Roussel, comme le délicieux vallon qui conduit à Villers-devant-Orval, sont des plus beaux et des plus attrayants.

Mais, dans un autre genre, les impressions les plus vives que l'on puisse ressentir au cours de promenades autour de Florenville, ce sont celles que procure la vue des grandioses et célèbres ruines de l'antique abbaye d'Orval. Nous réserverons pour le chapitre suivant l'histoire de cette abbaye de même que son exploration détaillée et celle de ses alentours.

Nous allons maintenant diriger nos pas du côté de Chiny, ville fortifiée aux temps passés, puis nous descendrons la Semois jusqu'au village de Lacuisine. Dans ce but, nous nous engageons dans la grand'route qui descend vers la station du chemin de fer, en admirant au passage l'habitation élégante et de bon goût de M. Carly, juge de paix à Florenville. A deux pas plus loin, à notre droite, dans une ceinture de sapins, se présente le cimetière qui est à signaler autant pour le caractère de ses monuments que pour son entretien irréprochable, fait assez rare à la campagne pour attirer l'attention.

Au delà de la station, établie dans la partie basse de la commune et à deux kilomètres environ du centre de celle-ci, on passe sous la voie ferrée pour continuer alors en ligne droite en laissant à gauche le pont de Lacuisine. Rien de spécial à noter jusque



Chiny, à part la vue lointaine du clocher de Florenville qui se silhouette gracieusement sur le fond du ciel.

Deux mots d'histoire de la ville de Chiny nous semblent être de circonstance avant d'en parcourir les ruelles.

Arnulphe de Bourgogne ou de Granson, encore nommé Arnould de Bourgoigne, premier comte de Chiny (941-982), fut le fondateur de la ville et du comté de Chiny. L'emplacement avait cependant été déjà fortifié par les comtes d'Ardenne quoiqu'il ne fut alors, paraît-il, qu'un simple relai de chasse. Arnulphe y fit élever un véritable château-fort, capable de résister victorieusement aux bandes de pillards qui parcouraient le pays et même aux seigneurs belliqueux du voisinage. A cette époque, Chiny devint une ville emmurée qui avait trois portes principales. Nous n'avons pas à passer ici en revue les divers seigneurs qui se succédèrent dans ce comté, ni les multiples péripéties de la place forte; cela nous entraînerait trop loin. Rappelons seulement que c'est Arnulphe II, cinquième comte de Chiny, qui fut le fondateur de l'Abbaye d'Orval dont nous irons prochainement visiter les ruines.

L'histoire rapporte qu'en 1489, à l'approche du duc René de Lorraine, l'officier qui commandait la place de Chiny, et dont la terrible réputation l'avait fait surnommer pompeusement Robert-le-Diable, s'enfuit avec une précipitation peu en rapport avec sa vaillance présumée. Le duc René fit alors raser les fortifications et l'on pense que le démantèlement du château doit également lui être attribué. Louis XIV qui, au XVII^e siècle devint maître du comté, en acheva la destruction complète. Actuellement, les quelques

vestiges pouvant évoquer cet antique passé sont si peu visibles qu'ils ne valent pas la peine d'en parler.

Cet ancien titre de ville s'applique maintenant à un petit village bien insignifiant qui est établi sur une hauteur dominant un fort repli de la Semois. De pauvres et rustiques maisonnettes bordent ses ruelles inégales et déclives, et en son centre se dresse une lourde et disgracieuse église. C'est un bâtiment carré, portant sur le devant un fronton triangulaire; le tout est surmonté d'une tour basse et massive, formant un assemblage d'architecture baroque bien difficile à décrire, mais qui attire singulièrement l'attention par sa laideur peu commune.

De Chiny nous pouvons aller jeter un coup d'œil du côté du vieux pont qui, non loin de là, franchit la Semois. Pour cela, nous traversons la localité et tournons à droite pour gagner la route descendante. Bientôt une ravissante petite chapelle gothique, admirablement campée sur le roc dans une position élevée, séduit le regard; c'est la chapelle Notre-Dame-du-Luxembourg. Chaque année, le quatrième dimanche après Pâques, on transporte, en grande cérémonie, la statue représentant la sainte à l'église de Chiny et, huit jours après, on la ramène processionnellement, comme au départ, dans la petite chapelle.

Notre chemin descend de plus en plus et atteint le pont à quelques centaines de mètres en amont du village. Ce pont, de sombre coloris, qui est formé de cinq arches en pierre, peut compter parmi les plus anciens de la vallée; il est établi au commencement de la région très accidentée que nous nous proposons de parcourir.

L'excursion dans cette partie de la vallée s'effectue en barque, ce qui présente l'avantage de pouvoir

admirer à son aise et sans fatigue la poétique rivière, parée ici d'un de ses plus merveilleux cadres de montagnes. Parfois, lorsqu'il y a un passeur — ce qui n'est plus guère le cas, — on peut s'embarquer au moulin de Chiny, situé à peu de distance en aval.

Pour plus de certitude, si l'on ne veut se promener inutilement, on commencera l'itinéraire par eau en aval de Chiny. Dans cette intention nous remonterons au village et là, nous demanderons à un habitant de l'endroit de nous indiquer le chemin pour arriver chez Mercatoris, le marin d'eau douce qui a imaginé ce genre de flânerie délicieuse. Ce brave homme conduit les barques depuis plus de trente ans ; c'est assez dire que l'on peut avoir confiance dans la sûreté de sa main et qu'il est à même de nous faire connaître à fond les moindres détails de la superbe région dans laquelle il va nous conduire.

Parmi les plus agréables excursions que l'on puisse entreprendre aux bords de la Semois, aucune n'est plus poétiquement captivante que celle qui consiste à se laisser glisser mollement en suivant le fil de l'eau, à partir de Chiny jusqu'à Lacuisine, point terminus de cette séduisante navigation. Nous allons donc monter en barque pour effectuer cette descente de quelques kilomètres de rivière, pour la modique somme de 2 francs par personne si l'on est au moins trois. Une ou deux personnes paient 5 francs, minimum de toute course.

Le bac à fond plat dans lequel nous nous installons est muni de bancs à dossier d'où nous allons voir, sans en ressentir la moindre lassitude, se dérouler devant nous de bien ravissants tableaux. Notre barque s'écarte des rives et nous voilà voguant sur des eaux cristallines et parfois murmurantes.

En arrière du point où nous avons quitté la berge, c'est-à-dire tout près de Chiny, la roche du Paradis borde la Semois. Nous sommes en route depuis quelques minutes à peine qu'une première roche dite du « Neigy » plonge à pic dans les eaux profondes de la rivière, formant gouffre à cet endroit. Là, un brusque tournant nous conduit vers le Nord, entre de hauts versants boisés.

Il arrive parfois, aux périodes de sécheresse de l'été, alors qu'à certains endroits la barque racle le lit caillouteux de la rivière, que l'on se trouve en panne pendant quelques instants au milieu du cours d'eau. Mais ces incidents de voyage, qui ne manquent pas de charme, sont de courte durée et bientôt on repart sur les flots cristallins.

Tout autour de nous s'étend l'immense forêt de Chiny, où le gros gibier abonde particulièrement. Elle est même considérée comme la plus giboyeuse de notre pays pour la quantité de sangliers et de cerfs que l'on peut y rencontrer. Il n'est pas rare, paraît-il, de s'y trouver en présence d'une bande de cinquante individus, cerfs et biches.

Au prochain tournant, vers le débouché du ruisseau du Prévôt ou de Burnichamp, se montre la côte rocheuse dite de « l'Ecureuil », qui est fort bien exposée au Midi. La rivière vient buter au pied de cet obstacle naturel, puis elle est rejetée en arrière, enserrant ainsi dans son repli un étroit promontoire.

Un peu au-delà, le « Gouffre Loué », creusant de plusieurs mètres le lit de la Semois, se distingue contre une roche plongeante. Ce gouffre fut le théâtre d'un événement dramatique. Un jour qu'un pêcheur plongeait dans ses eaux profondes — lieu de prédilection des poissons — pour prendre ceux-ci à la main, son

bras s'embarrassa tout-à-coup dans une fente de rocher où il espérait faire une bonne prise. Le malheureux, ne réussissant pas à se dégager à temps de la position dangereuse où il s'était mis imprudemment, y trouva une mort affreuse. On raconte aussi qu'un cheval s'étant aventuré, on ne sait comment, dans cette région, dégringola du haut du massif qui domine le gouffre et s'y noya également.

Nous n'allons guère tarder maintenant à pénétrer dans la portion la plus remarquable de notre itinéraire par eau. Une nouvelle barrière, formée par les rochers Pinco, va encore une fois rejeter dans une autre direction la capricieuse rivière. Ces rochers Pinco, constituant une sorte de muraille déchiquetée et très tourmentée, vont contribuer et pour beaucoup au charme du superbe tableau qui va se présenter à nous lorsque nous aurons atteint le tournant mentionné ci-dessus.

Il est difficile de concevoir un décor plus gracieux et d'une poésie plus sauvage que celui de l'ensemble de ces sombres rochers qui plongent parfois à pic dans le courant rapide de la rivière et dont les pittoresques silhouettes surgissent de côtes richement boisées. L'impression que l'on ressent à la vue de ce site, enchanteur au plus haut degré, est des plus attrayantes et c'est bien malgré soi que, entraîné par les flots, on est arraché à la contemplation de ce joli coin.

Sur la rive gauche se dresse bientôt le grand massif des rochers du Hat qui se profilent sur une longueur d'un kilomètre. Leurs faîtes déchiquetés s'élèvent de quatre-vingts mètres au-dessus de la rivière ; parfois, ils se terminent en petites plateformes constituant des sortes de belvédères qui sont peu accessibles mais qui doivent être d'excellents points de vue dignes d'exciter

la passion du véritable amateur d'escalades. Ces masses rocheuses, au chaud coloris noirâtre, sont entrecoupées d'une légère végétation qui gagne en puissance comme en richesse à mesure que le roc s'abaisse, pour disparaître enfin complètement dans la haute futaie des grands bois.

Plus en aval et sur la rive droite, on distingue une série de fentes verticales creusées dans les bancs schisteux qui bordent la Semois ; on les désigne sous le nom bien justifié de rochers fendus. Vers la gauche, la vallée commence à s'ouvrir, des prés ourlent la rivière de leur verdoyant tapis et bientôt après l'autre versant se dégage également, préparant ainsi le grand élargissement qui se remarque au vaste circuit tracé par la Semois à Lacuisine.

Après avoir dépassé à notre gauche le rocher dit du Rebat ainsi qu'un profond gouffre, nous voyons apparaître, au-dessus d'une petite montagne, la pointe du clocher de Lacuisine, ce qui nous indique que notre poétique navigation va bientôt toucher à sa fin.

Au printemps, alors que la nature commence à s'épanouir et que la jeune et pâle verdure revêt les grands bois égayés par le chant des oiseaux, cette descente en barque a plus de séduction, si possible, qu'en été. Le riche coloris dont le feuillage est émaillé à l'arrière saison doit orner plus merveilleusement encore cette inoubliable région pittoresque.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à franchir la Semois à Lacuisine, pour remonter à notre point de départ, c'est-à-dire à Florenville, en suivant la grand'route.

De Florenville nous pouvons entreprendre une autre excursion, essentiellement pédestre cette fois, qui consiste à explorer la Semois aux environs des Forges

Roussel. Pour nous diriger de ce côté, nous enfilons le chemin le plus court qui, partant du village, aboutit à la ferme Froid-Vent située à trois kilomètres au nord. Cette ferme est ainsi désignée, paraît-il, parce- qu'elle regarde le nord de front ; conséquemment elle est bien exposée aux vents glacés.

De la ferme Froid-Vent part un chemin très rustique qui dévale à la

rivière un peu

en amont

des Forges

Roussel.

Cette voie

s'engage

à travers

un sombre

bois de sapins,

auquel font

suite des

plantations de

bouleaux à allures

gracieuses qui, par leurs

tons clairs, contrastent

étrangement avec la sévère

et noirâtre végétation qui vient de frapper nos yeux.

Un peu plus bas, des sapins bordant l'un des côtés du

chemin-sentier et des bouleaux s'alignant de l'autre

côté font encore varier cet aspect.

On débouche à la Semois par des prés assez fangeux

— avis aux touristes délicats — non loin des Forges et

vis-à-vis d'une petite maisonnette qui perce la verdure

des hauteurs. Nous allons descendre la rivière en en

laissant la berge, jusqu'au moment où des obstacles



La Semois aux Forges Roussel.

rocheux nous forceront à faire des escalades. La promenade est assez fatigante à cause de l'absence de voies ou de sentiers plus ou moins tracés. Les paysages que l'on y rencontre sont à la fois très décoratifs et empreints d'une solitude complète, bien sauvage, qui leur donne un charme tout particulier.

A peine sommes-nous en route depuis quelques minutes que les bâtiments des Forges Roussel se montrent dans un vrai nid de verdure, où le sapin jette sa note sévère parmi la riche végétation qui l'avoisine. C'est une ancienne construction datant probablement de 1565, d'après le millésime de la façade, et qui aurait été élevée, paraît-il, à l'emplacement d'un antique manoir. Accolée à deux petites tourelles d'angles en encorbellement, cette habitation qui ne rappelle l'industrie des forges que par son nom, est située dans un coin de charmant isolement prêtant à la rêverie.

La Semois, bordée parfois de berges rocheuses, exécute ici, comme presque partout, des contorsions au milieu de versants boisés. Ces courbes et ces changements de direction contribuent pour beaucoup à la beauté des sites qui se présentent ainsi en coups de théâtre inattendus.

Non loin d'ici, une roche, dite « Roche Perette », ainsi nommée parce qu'elle servit jadis d'habitation à une pauvre femme, est creusée d'une petite cavité à laquelle se rattache — comme à presque toutes les grottes — une légende. Après avoir été occupée par la Perette en question, cette cavité fut, en 1794, le lieu de retraite de plusieurs familles que la guerre avait chassées dans les bois.

Nous abandonnons les Forges Roussel pour suivre le courant de la rivière et, après un coude brusque

vers la droite, nous voyons quelques mamelons rocheux qui émergent du versant déboisé et à pente douce dont nous longeons la base. Insensiblement les rochers se rapprochent de la Semois et viennent plonger, parfois à pic, dans les eaux courantes. Ce premier obstacle, que nous devons contourner par une petite ascension assez facile, va offrir à nos yeux un joli paysage d'ensemble de la vallée si accidentée et d'une nature si rude en ce coin paisible.

Après quelques minutes de marche sur la déclivité des hauteurs et à travers un bois très clairsemé, il nous sera aisé de redescendre dans les prés parfois fangeux qui bordent la rivière. A partir de ce moment, on peut côtoyer constamment la Semois en longeant le pied du versant, toujours rocheux, qui la domine. Mais il n'existe guère de sentiers et comme il faut parfois s'engager dans d'humides terrains herbeux où l'on doit patauger peu commodément, cet itinéraire n'est à conseiller qu'aux excursionnistes déterminés à supporter ces petits inconvénients.

Au prochain coude, la rivière sautillante et alerte forme rapide entre les blocs de pierre qui entravent son cours; puis, au brusque repli qui se produit à quelques centaines de mètres au delà, un quartier de roc circulaire et à bords rongés par la friction des eaux surgit de son lit; c'est la « Pierre au héron ».

Le massif qui nous domine, dit « Roché Lenel » renferme une petite excavation suivie d'une plus grande creusée dans le schiste, et le tout est précédé d'un abri sous roche. L'on raconte que cette grotte servit jadis de retraite à un nommé Lenel, pour y fabriquer de la fausse monnaie. C'est à cet endroit, paraît-il, que le malfaiteur fut pris et pendu.

Plus loin, on atteint une côte faiblement escarpée,

dont on peut facilement longer la base. Le point le plus élevé de ce massif se signale par un gros quartier de roc dont l'étrange silhouette, se découpant sur la voûte céleste, constitue une sorte de piédestal d'où l'on commande superbement une vaste région boisée. Il est loisible de l'atteindre directement par une escalade assez douce, ou, ce qui est préférable, de continuer à descendre la rivière pour y arriver par une voie détournée.

La Semois contourne encore un étroit promontoire avant de venir déboucher à Chassepierre dans une portion de la vallée très largement ouverte. A l'extrémité de ce promontoire et vis-à-vis d'un haut massif, bordant l'autre rive, nous remonterons un sentier qui, après avoir serpenté sur le flanc de la montagne, s'élève vers son point culminant.

Continuer à suivre la rive gauche comme voie de retour à Florenville deviendrait bientôt un itinéraire impraticable, à cause des roches plongeantes qui interceptent le passage. Gravissons donc le sentier ci-dessus et nous gagnerons, en peu de temps, la crête du promontoire. A notre gauche se signale la plate-forme rocheuse isolée sur le faite de la montagne, que nous avons déjà remarquée d'en bas. Ayant escaladé les quelques mètres qui nous séparent de son sommet, nous pourrions nous y reposer un instant pour jouir à l'aise d'un panorama, intéressant surtout par l'ensemble des croupes boisées qui se déroulent au loin. Dans ce milieu sauvage, on voit apparaître mystérieusement la Semois qui semble surgir des montagnes de l'amont, puis coule paisiblement à nos pieds pour s'évanouir enfin à nos yeux parmi les versants accidentés en décrivant un fort repli. La sinueuse rivière réapparaît au Sud et bientôt après on la voit sortir de la région

boisée pour déboucher dans le vaste élargissement, couvert de prés et de cultures, qui avoisine Chassepierre. Le village de ce nom se distingue par l'échancrure de la vallée, dans une éclaircie de l'horizon.

Nous reprenons ensuite la voie rustique que nous avions abandonnée pour gagner le point de vue dont nous venons de parler, et nous continuons notre promenade par les hameaux d'Azy, Menil et Laiche. A Laiche, petit hameau établi au bord de la rivière, un pont carrossable, nouvellement construit, remplace l'ancienne passerelle. Une bonne demi-heure après avoir quitté ce groupe de maisonnettes, nous sommes de retour à Florenville.

Les localités de Chassepierre, Sainte-Cécile et Muno, vont être maintenant le but d'une excursion d'un tout autre genre que les précédentes, dont l'attrait était uniquement la belle nature du pays.

Une grand'route, partant de Florenville et courant sur le plateau, se dirige vers Chassepierre; c'est dans cette voie que nous allons nous engager. A la bifurcation, un peu au-delà de la borne 40, notre route tourne à droite et, bientôt après, elle passe en corniche au-dessus du village qui se pelotonne dans un pli de terrain, au bord de la rivière. Cette commune, qui compte environ 800 habitants, a un passé historique que nous croyons utile de rappeler en quelques mots.

L'origine de Chassepierre se perd dans l'obscurité de la plus haute antiquité. Son nom est mentionné pour la première fois dans une charte datant de 1270. Aux temps lointains, si l'on en croit la tradition, un pêcheur serait venu s'établir dans une petite grotte située au bas du village dans le but d'y exercer son industrie. De là dériverait son appellation de « Casa

petrea » — ce qui signifie cabane ou maison de pierre — que l'on retrouve dans les écrits de 1097 et de 1124.

Jadis s'élevait à cet endroit un château fort dont la date de la construction et la durée de son existence restent indéterminées. Il fut pris et démoli vers la fin du XIV^e siècle, à la suite d'expéditions par trop belliqueuses et de méfaits réitérés du bouillant châtelain de Rodemacheren, nom que portait alors le manoir de Chassepierre. C'est Ar-

nould de Hornes, évê-

que de Liège, qui le

châta et ordonna

ensuite la des-

truction du

château. Ac-

tuellement,

les derniers

vestiges du

manoir ont

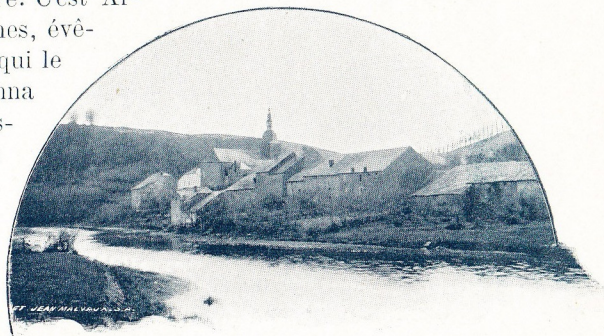
à peu près

disparu et il

n'en reste guère que quelques murailles encore debout

qui en indiquent l'emplacement.

Il nous sera loisible de jeter un coup d'œil sur le village en descendant le ravin qui se creuse en contrebas de la grand'route. Au centre de l'agglomération s'élève l'église entourée du cimetière. Ce monument, peu intéressant par lui-même, est à signaler pour une originalité qui se remarque vers le haut de la construction. Les cloches, au nombre de trois, au lieu de se trouver à l'intérieur du clocher comme c'est généralement le cas, sont pendues à l'extérieur et abritées, chacune d'elle, par une petite toiture supplémentaire.



Chassepierre.

Au-dessus de la porte d'entrée de l'église on peut voir une niche qui contient une statuette assez grossièrement sculptée, mais très ancienne, paraît-il. Malheureusement le tout est à peu près masqué par une construction en avancée au-dessus de la porte. Plus haut se trouve une pierre armoriée, mais presque méconnaissable par suite des mutilations qu'elle a subies.

En face et tout près de l'église, quelques vieilles murailles, enfermant maintenant des jardins, se distinguent au bord de la route ; ce sont les derniers vestiges qui rappellent le manoir d'autrefois.

Plus bas que l'église se rencontre une grotte qui n'est plus guère praticable aujourd'hui à cause des décombres, etc., dont elle a été le réceptacle. Elle est connue dans le pays sous le nom de « Trou des Fées ». Jadis son ouverture était suffisante pour qu'un homme puisse y entrer facilement ; elle donnait accès à une première salle de sept mètres sur trois, puis à une deuxième et enfin à une troisième, toutes sensiblement de mêmes dimensions. On pense que ce couloir souterrain devait communiquer jadis avec l'ancien château fort de Chassepierre et qu'il servait alors de sortie pour les troupes. On dit aussi qu'il fut habité par le pêcheur dont nous avons parlé plus haut ainsi que par de nombreuses fées, d'où lui est venu son nom de « Trou des Fées ». La légende rapporte également que, aux temps de la féodalité, ce souterrain débouchait au village français de Carignan, qui en est distant de plus de deux lieues. Inutile de souligner que c'est la tradition seule qui parle ici.

Après avoir remonté, de quelques pas, la rivière pour jouir d'une riante vue d'ensemble du pays qui s'étend du côté de Laiche, nous rattrapons la grand-

route ou le chemin direct pour atteindre Sainte-Cécile. Rien de spécial à signaler relativement à ces voies qui traversent une région où s'ouvre un horizon étendu mais dont l'aspect est fort peu pittoresque.

Le gros village de Sainte-Cécile — Sancta Cecilia en 1173 — n'offre également rien de bien remarquable. A cet endroit existait, il y a sept ou huit siècles, un couvent de femmes sous l'invocation de sainte Cécile. L'on pense que cet établissement religieux — probablement un monastère de bernardines — devait être considérable, si l'on s'en rapporte aux vestiges de constructions qui se remarqueaient encore il y a peu d'années, à proximité du village et à gauche du chemin venant de Chassepierre. Selon toute probabilité, la destruction de ce monastère daterait de l'époque où fut rasé le château de Chassepierre. Sur le territoire de la commune, on a trouvé de plusieurs côtés des restes antiques, tels que forges, scories de fer, monnaies romaines, ustensiles divers ainsi que la trace d'une voie romaine.

De Sainte-Cécile on peut prendre le chemin direct de Muno et, après une marche d'environ 5 kilomètres, on arrive à l'important et pittoresque village de Muno, établi sur le versant à pente douce d'une colline.

L'histoire de cette localité, qui remonte aux temps les plus reculés, est surtout intéressante par le long séjour qu'y firent autrefois les Révérends Pères Jésuites. Leur prieuré, dont le corps de logis subsiste encore, date d'au-delà des Croisades. A l'époque de Godefroid de Bouillon, il relevait déjà de l'importante abbaye de Saint-Vannes, à Verdun. En 1634, Muno était terre libre et indépendante.

Un souvenir dramatique se rattache à ce Prieuré,

en 1729. A cette époque, la façade dissymétrique de l'abbaye avait une aile terminée d'un côté par une tourelle qui manquait de pendant de l'autre côté. Pour achever ce bâtiment on résolut de construire une nouvelle tour qui servirait de prison. Philippe Signorel, Thomas Signorel et ses quatre fils en furent les constructeurs. Les révérends recommandèrent à Thomas d'ériger la nouvelle geole comme si elle devait lui servir de prison. La bâtisse était à peine achevée que les religieux imaginèrent, contre les deux frères Signorel, toute une série de chefs d'accusation, aussi abominables les uns que les autres, puis les firent arrêter et jeter dans le cachot qu'ils avaient élevé de leurs propres mains. Grâce à de noires intrigues, Thomas fut condamné à être pendu. Conduit à la potence, le malheureux, à demi étranglé, réussit à se détacher du gibet et rampa péniblement jusqu'au village. La vengeance des religieux, qui fut terrible, s'appesantit de nouveau sur la tête de l'infortuné qui fut repris et enterré vivant dans le cimetière de Muno. Quelques jours après, par ordre de ces mêmes tyrans, l'autre frère Signorel fut également mis à mort.

Allons maintenant visiter le reste de ce prieuré qui abrita de si sanguinaires êtres humains. Il se trouve à mi-côte et à environ 500 mètres au Sud de Muno, au lieu dit « Le Prieuré ». Au point de vue de son architecture, ce petit bâtiment, actuellement aménagé en brasserie, ne présente aucun intérêt. Les souvenirs des temps disparus, qu'évoquent en nous ces anciennes murailles, en font l'unique attrait.

En continuant à gravir la hauteur qui domine ce prieuré d'autrefois, on gagne un étroit plateau d'où le regard s'étend au loin. On peut suivre ce plateau par la crête et descendre à Fontenoille, d'où l'on revient à

Sainte-Cécile en traversant une grande étendue de prés, ou bien encore en se dirigeant vers Florenville par la grand'route.

Il est bon de dire ici que l'itinéraire Florenville-Chassepierre-Sainte-Cécile-Muno, est parcouru par une malle-poste ; on pourra donc utiliser ce moyen de transport, au moins pour une partie du trajet, afin d'éviter d'inutiles fatigues.

Pour terminer nos excursions aux environs de Florenville, il nous reste encore à dire quelques mots du pays qui s'étale vers Izel. Nous réserverons pour le chapitre suivant la visite des ruines d'Orval, qui renferment, dans leur enceinte croulante, un des beaux morceaux d'architecture ancienne qui existent dans notre haute Belgique.

Partant de Florenville on peut, après avoir franchi le ruisseau de Griffaumont, arriver à Izel par une grand'route passant par le hameau de Pin. La région dénudée et essentiellement de culture que l'on traverse alors n'offre aucun caractère bien attrayant pour les yeux. Izel est un assez joli village, d'aspect rustique, qui est établi sur les pentes d'un versant regardant au nord.

Au point de vue archéologique, les environs d'Izel sont extrêmement intéressants par les nombreux vestiges d'antiquités que l'on y a mis au jour.

Les Romains y avaient construit un Castellum dont un débris, situé sur un monticule, la Tour Bruchhaut, a longtemps subsisté. Au hameau de Pin, on a retrouvé des restes d'habitations qui ont été occupées, croit-on, par les constructeurs de la voie romaine dont on a reconnu les traces dans le voisinage. Cette voie antique, qui reliait autrefois Reims à Trèves, passait sur les hauteurs à deux kilomètres au sud du village et

traversait le pays dans la direction E -O. Quelques tombes franques ont été découvertes en 1857, au bord de la Semois et non loin du pont d'Izel où l'on a mis au jour un cimetière carlovingien et les restes d'une villa romaine.

En remontant la rivière on arriverait à Jamoigne où s'élève un vieux château à tourelle, restauré récemment, qui est situé dans la vallée largement ouverte.

Nous ne nous occuperons pas de cette région, qui n'a guère de caractère pittoresque, pour ne pas trop nous écarter du but du présent volume qui est de décrire la Semois en aval de Florenville, c'est-à-dire dans sa portion la plus accidentée.

D'Izel nous reprenons, comme voie de retour, le chemin direct de Florenville. Moins monotone à suivre que la grand'route, ce chemin est bordé de peupliers, de sapins ou de petits bois. A signaler ici de belles rangées de sapins qui entourent l'assez importante ferme Poncelet.

EDMOND RAHIR.

LA SEMOIS

PITTORESQUE.

UNE CARTE.
55 Photographies.



J LEBÈGUE & C^{IE} ÉDITEURS
BRUXELLES.

Edmond RAHIR

L A

SEMOIS PITTORESQUE

AVEC

1 CARTE ET 55 PHOTOGRAPHIES

BRUXELLES

ÉDITEURS J. LEBÈGUE & C^{ie}

46, rue de la Madeleine, 46

1902

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Promenades dans les vallées de l'Amblève et de l'Ourthe. —

1 vol. in-8° de 216 pp., avec une carte en couleur au 40.000° et 45 photographies. Bruxelles 1899. J. Lebègue et C^{ie}. Fr. 3.50

Le Pays de la Meuse, de Namur à Dinant et Hastière. —

1 vol. in-8° de 258 pp., avec 58 photographies et une carte en couleur au 40.000°. Bruxelles 1900. J. Lebègue et C^{ie}. Fr. 3.50

La Lesse ou le Pays des Grottes. — 1 vol. in-8° de 258 pp.,

avec 57 photographies, un plan et une carte en couleur au 40.000°. Bruxelles 1901. J. Lebègue et C^{ie}. . . . Fr. 3.50

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I. — LA SEMOIS PITTORESQUE. — Coup d'œil d'ensemble sur la vallée de la Semois	1
II. — Florenville et ses environs. — Chiny. — Descente en barque de Chiny à Lacuisine. — La Semois aux Forges Roussel. — Chassepierre, Sainte-Cécile, Muno, Izel	25
III. — De Florenville aux ruines de l'Abbaye d'Orval. — Les ruines d'Orval. — Villers-devant-Orval et son cimetière franc.	45
IV. — Herbeumont, son château fort et ses alentours. — Ruines de Conques. — La Semois en amont d'Herbeumont. — Le vallon de l'Autrogne	61
V. — En aval d'Herbeumont. — Les ardoisières. — Mortchan. — Cugnon. — La grotte de Saint-Remacle	85
VI. — D'Herbeumont à Dohan. — Dohan et ses environs. — Le vallon des Alleines. — Le domaine des Amerois	101
VII. — De Dohan à Bouillon. — Le vicinal de Bouillon. — Le château fort	123
VIII. — Monuments et curiosités de Bouillon. — La Semois en aval de Bouillon. — Le Grand Ruisseau. — Botassart	139
IX. — De Bouillon à Corbion. — Itinéraires de Bouillon à Rochehaut. — Le site de Rochehaut. — Frahan. — Promenades aux environs. — Poupehan	159

X. — De Rochehaut à Alle. — Promenades autour d'Alle. — Cornimont. — Gros-Fays. — De Alle à Vresse. — Les Chairières	179
XI. — Vresse. — Les vallons de Petit-Fays, de Bellefontaine, d'Orchimont et de Nafrature. — L'ancien château d'Orchimont	193
XII. — Laforêt. — Le ravin de Rebay. — La crête des Chairières. — De Vresse à Membre par les hauteurs. — Membre. — La Roche à Chevanne. — La Membrette. — Sugny	213
XIII. — Bohan et ses environs. — Le rocher N. D. de la Semois. — Le Trou de l'homme sauvage. — La Table des fées. — Le Châtelet. — Le ruisseau de Bohan	229
XIV. — <i>La Semois française</i> . Les Hautes Rivières. — Ruines de Linchamps. — Nohan. — Thilay. — Tournavaux. — Le torrent du Fad. — Confluent de la Semois et de la Meuse.	243

